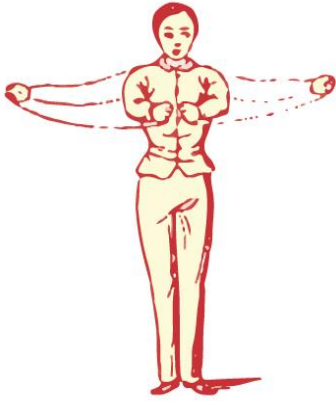


## Joindre le corps à la parole



Pendant ses études universitaires, Vincent rencontre une partenaire. L'année suivante elle le quittera. Cet événement qu'il nomme « la rupture », inaugure l'arrêt de ses études et un effilochage du lien social. Plus de dix ans après, il s'adresse à un CMP, alors qu'il est en plein désarroi. Il sent approcher « la catastrophe, la menace de se retrouver à la rue sans ressource ».

Ce n'est pas une question sur lui-même qui l'amène, c'est le constat « d'un déclin avec le temps ». Il traînera avec lui durant de longs mois une odeur acre, perceptible dès son arrivée. Ses paroles sont lentes, comme pesantes. C'est un sujet englué dans un quotidien interminable.

Il exprime ce qu'il nomme sa « relation au monde » : « Au lycée je me sentais anormal, pas comme les autres, indigne d'intérêt, je me demandais qui pourrait bien vouloir de moi. » ; « Je n'ai jamais été très à l'aise dans mes relations avec les autres... je ressens un malaise mal défini, je n'ai pas ma place dans ce monde actuel [...], mais je n'en parle presque jamais, je crains d'être ostracisé car je ne suis pas dans le conformisme. » C'est d'un ton sans artifice qu'il établit ce constat rigoureux et lucide, auquel il ajoute , « mais je ne veux pas abdiquer ma liberté » ; liberté du sujet dont la jouissance n'est pas lestée. Avec son père, autoritaire, ses « rapports sont minimaux et conflictuels ». Quant à sa mère, « Elle voudrait tout commander, elle décrète. »

Sa *relation au monde* reflète combien son sentiment de vie lui fait problème, ajoutant de manière précaire corps et langage. Il parlera, plus tard, de l'impression d'être à côté du flux du temps vécu : « Je n'arrive pas à voir le futur autrement que comme abstrait, sans lien avec le présent. » ; « J'ai une éthique qui me gouverne. C'est difficile à définir, c'est abstrait. » *Abstrait*, est un signifiant qui se rapporte au plus intime de son être, ce point d'indicible qu'il cerne avec le recours de sa parole, animé de son inventivité et de l'exigence du bien-dire. « L'autorité, les classements ce n'est pas pour moi, ça amène des conflits et je n'arrive pas à me défendre. » Il ne parvient pas à s'orienter dans la compétition phallique et le lien social lui fait problème.

Un principe règle sa vie : « Tout ce qui n'est pas vital est superflu. » La maxime de cet impératif d'ascèse se diluera discrètement au long du travail des séances et ne vaut actuellement plus pour chaque moment de son existence.

Par ailleurs, il entretient un rapport de proximité avec certains objets manufacturés. Son choix va électivement sur les « objets de peu de valeur ». Il les choisit, non sans cause, mais pour ce qu'ils recèlent à ses yeux, pour un attrait qui signe combien il s'identifie à ces objets-là. Trouvés dans la rue ou achetés à la brocante, ils sont toujours issus du rebut. Mais, depuis *la rupture*, le premier élan d'enthousiasme et la fulgurance créatrice que lui procurent ces objets s'estompent et l'objet reste à son statut de rebut. C'est l'autre, dans le transfert, qui pourra donner valeur précieuse à l'objet qu'il détient. Une valeur nouvelle, en plus de leur état brut, leur sera alors à nouveau insufflée. Au long des années de travail au CMP il en viendra à

nommer cela « la plus-value » qu'il apporte.

C'est un jeune homme inventif qui, hors de « la grand-route »<sup>1</sup>, a trouvé une voie par le bricolage de nouages, restant cependant précaires. L'opacité de la question du désir l'amènera à se tenir à distance de l'objet féminin.

Ce qui lui plaît dans l'exercice de la traduction – il a réussi par deux fois l'écrit au CAPES d'espagnol –, c'est qu'« il y a une contrainte au départ, puis après on a une liberté de création ». Il dira combien cela l'aide à s'orienter d'avoir une contrainte préalable. Cela fait consister un point d'ancrage, un bord lui permettant de ne pas dériver au seul gré de la jouissance. Il cernera la logique de cet usage singulier de la contrainte. Il liera son aisance au long de sa scolarité dans les disciplines scientifiques, aussi bien qu'avec la grammaire allemande, au point commun « d'avoir plus de facilités lorsque les contraintes sont fortes ». Il trouve des effets de liberté, « liberté de création », à partir de contraintes qu'il s'impose, par exemple pour créer une bande dessinée. Il citera ce recours au « langage graphique » pour traiter sur un mode imaginaire ses dérangements d'avec le langage.

Quelques années, il a vécu en « communauté ». Cette identification l'a soutenu à cette période. Mais il en reviendra en disant qu'ensuite : « ça a été décevant, [son] idéal s'est écroulé... comme un croyant dont la foi s'est écroulée, j'étais désemparé ».

Mais aussi il agence ou répare avec facilités divers montages électroniques, par exemple pour des *amplis* permettant des distorsions spécifiques de sons lorsqu'il joue de la guitare. Il en dit : « j'ai toujours été bricoleur ». Cette identification sera reprise et mise en valeur pour lui permettre de s'en soutenir.

Ces modalités d'identification feront œuvre de lien social, tout en restant marquées de discontinuité. Par la suite, se sera avec la fonction de « guide-conférencier » qu'il trouvera une stabilisation de son lien social.

Son intérêt pour les objets rebuts amènera son logement à en être plein. Ce trop d'objet(s) est l'indice de sa jouissance. Longtemps cette accumulation engendrera un « désordre incontrôlable, comme l'Hydre de l'Erne, [...] je n'arrive pas à en prendre le dessus ». Cela nécessite qu'il consente à une extraction pour pouvoir prendre le dessus de ce désordre, incontrôlable, car donnant consistance à une jouissance inentamée. Selon son expression, « à quoi ça sert de commencer si ce n'est pas parfait ? » Il lui faudra « sortir de cette logique du tout ou rien ». Certains signifiants prélevés ont pu être utilisés pour cela. Ainsi le signifiant *bricoleur* lui servira à faire la part entre les objets à garder pour un bricolage qu'il pourra qualifier d'une *plus-value* et ceux, de moindre intérêt, dont il pourra alors se séparer.

À l'appui du travail autour de la fonction d'un évidement, nécessaire au mouvement, la logique du jeu du taquin (pouce-pouce) a été citée. Dans ce jeu, les pièces formant un carré sont à faire coulisser grâce à une case vide. Cela permet de les manipuler selon une logique de permutation pour obtenir un ordonnancement défini au préalable.

Au décours des séances, le geste de mimer une extraction est venu à quelques reprises à être agi par l'analyste, en appui des signifiants électifs concernant un « comment extraire / retirer se séparer / de certains objets ». Comment comprendre cette manœuvre dont les effets furent

---

<sup>1</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 327.

constatés par la suite avec la soustraction d'un meuble de son logement exigü ? Cela aurait-il participé à borner cette jouissance du trop plein ? Il ne s'agissait pas là d'émouvoir l'inconscient de ce sujet par l'équivoque, mais plutôt de joindre le corps à la parole, afin que cela produise le même effet, pour ce *parlêtre*, un resserrage des ronds du corps et du langage. Il s'agirait alors d'un au-delà d'une agrafe du signifiant au signifié par un geste. Ce serait, pour ce sujet, faire usage du propre corps de l'analyste pour soutenir la croyance en son corps propre. Cela illustrerait alors un passage du texte de Gil Caroz en introduction au Colloque Uforca : « l'analyste prête son corps afin de lester une parole flottante n'ayant que peu de prise sur le corps du sujet, ne lui permettant pas de soutenir un désir de longue haleine »<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Caroz G., « Le point de capiton », texte d'introduction au Colloque Uforca à la Maison de la Mutualité, Paris, 18 juin 2016 (disponible à l'adresse : [www.lacan-universite.fr/le-point-de-capiton/](http://www.lacan-universite.fr/le-point-de-capiton/)).